

CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

L'AUSTERLITZ DES FOURMIS

Il y a des gens qui se disent socialistes, internationalistes, partisans de la paix et de l'harmonie universelle.

Ces lurons-là portent le monde dans leur cœur, comme Louis XVIII portait toute la France dans le sien. Ils ont sans cesse à la bouche des mots d'amour. Égalité, fraternité, voilà leur antienne ; plus de guerre ! c'est leur lada. Pendant que deux peuples s'entre-égorgent, ils affectent de tendre les bras au vainqueur et de l'appeler frère. Touchante philanthropie ! En 1871, ils disaient à la Prusse : ma sœur ! et couvraient d'injures leurs compatriotes écrasés par le nombre. Dispensés d'ailleurs de tout service, grâce à leur sacerdoce humanitaire, ils occupaient leurs loisirs à traquer comme bêtes fauves ceux qui n'étaient pas de leur avis, et — toujours au nom de l'égalité — sur dix gaillards de leur acabit nommaient trois généraux, quatre colonels, deux commandants. Le dixième restait simple soldat.

Je ne prétends pas discuter avec ces apôtres. Ce que je voudrais leur faire toucher du doigt, c'est l'absurde de leurs théories. L'égalité qu'ils proclament, mais où est-elle ? N'y a-t-il pas eu de toute éternité, et n'y aura-t-il pas jusqu'à la fin des choses, des géants et des humbles, des cèdres et des roseaux, des forts et des petits ? Le soleil, en vertu de son attraction souveraine, n'entraîne-t-il pas dans l'infini des cieux tout un système de planètes esclaves ? Le roi du désert est-il l'égal du timide lapin ? Et le chêne peut-il se comparer à l'hysope ? La création entière, en un mot, n'est-elle pas une hiérarchie tyrannique, un flux et un reflux d'attractions et de répulsions, d'asservissements et de révoltes ?

Examinez autour de vous, farouches fondateurs de sociétés. S'il ne vous plaît point de prendre en haut vos leçons, abaissez votre orgueil et vos regards jusqu'à ce peuple invisible que je vais vous montrer. Là, dans un mètre Carré, vous assisterez aux discordes civiles, aux guerres, aux réprésailles ; vous verrez éclater les haines de races, les antagonismes de castes, les intrigues, les ruses, la barbarie, tous vos instincts et tous vos appétits humains. Regardez à vos pieds ; plus près, plus près encore ! Les fourmis vont vous apprendre que, du petit au grand, c'est la même loi qui règle les destinées des gouvernements et des peuples.

**

Sur les flancs du Mont-Valérien, non loin des ouvrages enfantés par le génie de la guerre, j'ai vu, ces jours passés, la forteresse minuscule d'une tribu de fourmis noires.

L'insecte a copié l'homme, dira-t-on ; mêmes fossés, mêmes épaulements, demi-lunes et courtines pareilles. C'est une réduction Collas de la terrible citadelle.

Par une poterne adroitement abritée, les habitants du fort vont et viennent sans désordre, les entrants chargés de provisions, les autres affairés, diligents, fidèles à la consigne, qui est de ne jamais chômer. Du matin au soir, ce petit monde travaille à miracle. Les brins d'herbe et d'avoine servent à consolider l'édifice ; les grains sont classés par grosses et variétés. Car — c'est un fait depuis longtemps reconnu — la fourmi possède au plus haut point le sentiment de la classification. Jamais, dit Latreille, une fourmi ne confondra le blé d'Odessa avec le froment d'Amérique. Chaque sorte occupe une case spéciale ; et, dans ses sombres greniers, l'insecte sait faire régner un ordre admirable, dont le plus habile collectionneur serait jaloux.

A l'entrée du fort, deux sentinelles veillaient, chargées du contrôle des marchandises. Telle fourmi qui se présentait avec son grain, recevait le mot d'ordre et pénétrait à gauche ou à droite, selon la nature de ce grain. Souvent, une pauvre bête arrivait exténuée, brisée sous son fardeau, deux fois plus gros qu'elle. Alors une des sortantes rebroussait chemin, venait au secours de sa compagne, et le

grain, brouetté à *hue* et à *dia* par les six paires de pattes, faisait triomphalement son entrée dans la ville souterraine.

Couché sur le gazon frais, à l'ombre d'un marronnier, j'observais depuis deux heures les faits et gestes de cette laborieuse peuplade, lorsqu'une douzaine de fourmis, agitant fièreusement leurs antennes, pénétrèrent en hâte dans la cité. Messagères d'alarme, elles semblaient crier : " L'enemi s'avance. Au secours ! "

Il s'avançait, en effet. Devant moi, à quelques mètres du fort, se massait une formidable colonne de fourmis rouges, les vandales de l'espèce. Cette race est avide, barbare, jouisseuse. Tandis que les noires, intelligentes et douces, se livrent en paix aux travaux d'art et à l'élevage des jeunes, celles-ci ne rêvent que rapines, enlèvements et carnage. Malheur à la république si la discipline se relâche ou si des bandes mal conduites vagabondent dans la campagne ! Malheur à la cité, si des forces imposantes ne garnissent pas ses murailles ! La fourmi rouge est là, qui guette, ses terribles mandibules toujours aiguisees pour la curée !

**

Lorsqu'elle fut en présence de la citadelle, la troupe des envahisseurs se divisa soudain. Du gros de l'armée se détachèrent quatre colonnes volantes, commandées chacune par un chef devant lequel tout le bataillon défila. Ce chef était beau ; il avait des ailes !

Au commandement, les deux premiers corps d'éclaireurs désignés pour l'attaque firent irruption dans la forteresse, pèle-mêle, la gueule ouverte ! — Pauvres fourmis noires, qu'allez-vous devenir ?

Mais, tout à coup, les assaillants font volte-face. Le torrent recule, s'éparpille, et par des ouvertures brusquement démasquées, je vois dévaler au grand galop des centaines, des milliers de noires, fâchues, vaillantes, intrépides. Une affreuse mêlée s'engage. Les chefs assiégeants parcourent les rangs débandés, frottent de leurs antennes les cohortes indécises, ramenant au combat les fuyards épouvantés, veillant à tout, se multipliant. C'est admirable !

Cependant, les abords de la forteresse se couvrent de cadavres. Ce ne sont partout que pattes coupées, antennes arrachées, ventres ouverts, têtes séparées du corselet et mordant à vide le sol arrosé d'acide formique. Des guerriers s'emparent autour des blessés, et d'une goutte de cet acide qui est à la fois dictame et poison, cautérisent les plaies béantes. Latreille a déjà remarqué ce fait extraordinaire. — Que de dévouements obscurs, combinés de traits d'héroïsme, quelles vertus au milieu des fureurs aveugles, de la rage et de l'ivresse de cette bataille d'infinitiment petits !

**

Le gros de la troupe assaillante ne bronchait toujours pas. Immobile à son poste de réserve, l'arme au pied pour ainsi dire, elle attendait la fin de ces engagements d'éclaireurs. Au centre du camp, je distinguais à merveille le général en chef entouré de ses lieutenants ; là l'état-major tenait son conseil de guerre, il arrêtait les dernières dispositions de la journée.

Mais par de nouvelles ouvertures, par des poternes, par des bastions, les fourmis noires descendaient sans trêve, en colonnes épaisses. Chaque légion gagne le poste qui lui est assigné par de mystérieux commandements. Il y a déjà plus de trois mille combattants, masse noire, imposante, qui peut essuyer sans désavantage le choc des rouges. Déjà les deux peuples sont en présence. Une minute d'hésitation terrible s'écoule, pendant laquelle, haletant et ému, je contemple ces myriades d'êtres qui pensent, qui vivent, et sur lesquels tout à l'heure va voler l'infatigable mort.

Le choc enfin se produit. Les deux armées se sont ébranlées ; elles montent littéralement l'une sur l'autre. Un grouillement épouvantable confond ces légions de rouges et de noires. Les mâchoires grincent ; les membres volent ; les corselets fracassés noircissent la terre. Une

âcre senteur d'acide formique emplit les airs.

Je renonce à décrire cette scène de désolation, que mes yeux ne peuvent saisir que dans son ensemble. Après dix minutes, l'armée rouge est vaincue, taillée en pièces, écrasée. Sous l'œil des généraux vainqueurs, l'ordre se rétablit dans le camp des assiégés, et le soir venu, la citadelle était pleine des corps entassés des féroces envahisseurs, qui demain serviront de pâture aux jeunes, et assureront, pour tout cet hiver, l'existence de ces prévoyantes bêtes.

UN ACADEMIÉCIEN (d'Etampes).

SOUVENIRS

M. G. Labat publie sous ce titre, dans le *Journal de Québec*, une correspondance intéressante où il rappelle les dangers qui deux fois menacent la vie du pauvre prince impérial qui vient d'être tué par les Zoulous.

La première fois, le prince était en danger de mort.

Les princes de la science appellés à son chevet — ils étaient six ! — n'avaient plus aucun espoir. Tumeur à la jambe droite, fièvre inflammatoire, délire. Le célèbre Nélaton, qui n'était pas de la cour, est cependant appelé ; il découvre ce jeune corps aux prises avec la mort ; il palpe, il perçoit, il auscule, et, radieux comme Colomb quand il eut découvert l'Amérique, il s'écrie : " J'ai trouvé. " C'était un abécès de l'os fémoral. Nélaton prit un couteau... mais les six Esculapes assurés par la cour voulurent s'opposer à cette profanation. Nélaton haussa les épaules, fascina ses collègues de son regard vif et pénétrant, et il lança le couteau dans la cuisse du prince avec la dextérité d'un Espagnol envoyant son poignard dans l'écorce d'un arbre. Un jet de pus sortit comme un flot. Le prince fut sauvé. Pendant ce temps, l'empereur, anxieux, fumait une cigarette en battant la charge sur les vitres d'une croisée. L'imperatrice, elle, priaît !

La seconde fois, c'était à Biarritz, charmante station balnéable aux portes de l'Espagne, et à deux chapelets de distance de Notre-Dame de Lourdes.

La cour impériale se rendait toutes les années à Biarritz, où elle passait environ deux mois.

Un jour, l'imperatrice et le prince s'embarquent à bord de la *Souri*, charmant vapeur à deux coques, pour se rendre aux courses espagnoles de Saint-Jean-de-Luz. Leur départ eut lieu à l'extrémité d'un rocher qui s'avance en pointe sur la *Plage des fous*, rocher sur lequel est érigée une statue de la Vierge.

Le cortège impérial était en mer depuis à peu près une heure, quand un point noir apparut à l'horizon. Le vent gonfla les vagues avec violence. Trop tard pour revenir sur ses pas — la passe de Biarritz et celle de Bayonne sont inabordables pendant la tempête — le capitaine voulut essayer, malgré la tourmente, d'entrer à Saint-Jean-de-Luz, unique port de salut qui lui restait. Mais, pour un aussi court voyage, le bâtiment, n'ayant pas pris le large, se trouvait aux prises avec le vent qui le poussait à la côte.

En un clin d'œil, la situation devint terrible, effrayante, désespérée. On dut mettre les chaloupes à la mer. Inutile de dépeindre au lecteur les angoisses de l'imperatrice. En cette circonstance, elle fit preuve d'un calme et d'un courage admirables. Semblable au capitaine de navire qui a chargé d'âmes, l'imperatrice ne voulut quitter le bateau que quand le jeune prince serait en sûreté ! Il descendit le premier dans la chaloupe. A peine y était-il, qu'une lame formidable s'abattit sur la frêle embarcation, la chavira et l'emporta à terre. A ce moment terrible, un cri comme les mères seules savent en trouver au fond de leur cœur pour toucher Dieu, se fit entendre : " Sauvez mon fils, ô mon Dieu ! sauvez mon fils ! " Cinq minutes après, elle abordait elle-même et pressait sur son sein le prince qu'un matelot avait sauvé. Dans ce sauvetage, l'imperatrice avait été certainement l'âme, tandis que le matelot n'était que l'instrument. Dix ans nous séparent de cette époque. Il y a quelques mois, le prince quittait sa mère pour se jeter dans le hasard de la vie des camps. Il partit malgré elle. Elle avait raison de vouloir le retenir ; car, aujourd'hui, il est mort. Oh ! à part sa douleur effroyable, comme elle doit regretter de ne pas l'avoir accompagné ! Elle l'aurait certainement sauvé, cette mère, elle dont le cri avait effrayé les vagues de l'Océan.

— Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

MÉLANGES

UN CONSEIL

Les personnes qui sont affectées de maux de tête opiniâtres peuvent très bien s'en débarrasser en faisant usage journalier — pendant deux semaines environ — d'un bouillon composé de la manière suivante :

On coupe par tranches une demi-livre de rouelle de veau ; on prend des feuilles de bétaine, de mélisse, des pointes de sureau ; de chacune de ces plantes une grosse poignée ; de chicorée sauvage et de pisenlits, une petite poignée de chacune des deux espèces. On fait bouillir le tout dans un litre et demi d'eau qu'on fera réduire à trois quarts de litre. Ce bouillon sera soigneusement passé après examen.

Les grandes chaleurs rendront cette recette très opportune pour un bon nombre de gens.

LES ZOULOUS

Les Zoulous qui tiennent depuis si longtemps l'armée anglaise en échec, ne sont pas des sauvages ordinaires. Comme guerriers ils ont fait preuve d'une grande habileté et d'un grand courage. On les dit aussi passablement policiés. Quelques voyageurs ou prisonniers, qui sont revenus de leurs pays, en font des rapports intéressants. Le roi Cetewayo tient une cour comme un monarque civilisé. Il a une garde de deux cents hommes. C'est un prince brutal et grossier, mais intelligent et actif. Il suit attentivement toutes les opérations de la guerre et il est bien renseigné. Il ne sait pas l'anglais, mais un bon nombre de ses officiers parlent cette langue, et il a d'ailleurs auprès de lui des interprètes étrangers par lesquels il se fait lire les journaux anglais, qui sont reçus régulièrement à la cour de sa Majesté Cetewayo.

BONTÉ

Lorsque Dieu forma le cœur de l'homme, il y mit, premièrement, la bonté comme le propre caractère de la nature divine, et pour être la marque de la main bienfaisante d'où nous sortons. La bonté devait donc faire comme le fond de notre cœur, et devait être en même temps le premier attrait que nous aurions en nous-même pour gagner les autres hommes. — BOSSUET.

LE BUCHERON ET LE SANTAL

(Imité de l'espagnol)

Au pied d'un santal se tenait un bûcheron. Il leva sa cognée et se mit à entamer l'écorce, et bientôt le bois de l'arbre. A chaque coup de la cognée, l'arbre généreux parfumait de sa divine odeur le fer cruel qui élargissait la blessure.

Faites comme l'arbre bénit ; une âme éclairée de la lumière céleste, une nature noble et grande, ne goûtera jamais de plus grand bonheur que celui de faire le bien, de répondre aux mauvais traitements par les bienfaits, à la haine par l'amour.

MOYEN DE PRENDRE L'EMPREINTE DES PLANTES

On conseille le moyen suivant d'obtenir des empreintes de plantes d'une netteté remarquable.

On imbibe légèrement d'huile une feuille de papier ordinaire. On la plie en quatre, et on la presse pour rendre l'impression égale.

On place la plante entre les deux derniers plis, et l'on presse de nouveau.

On l'interpose ensuite entre d'autres plis ; on presse encore, puis on enlève la plante.

Aucune empreinte de plante n'apparaît d'abord ; mais si l'on saupoudre le papier avec de la plombagine, l'empreinte apparaît aussitôt.

Pour rendre cette empreinte indélébile, on mêle à la plombagine de la colophane ou de la résine en poudre.

On nettoie l'épreuve avec de la cendre de foyer tamisée, et l'on y appuie un fer à repasser chaud, qui fixe l'empreinte de la plante en fondant le corps résineux.

HAYDN ET LE MARCHAND DE MUSIQUE

Un jour où Haydn se promenait dans les rues de Londres, il s'arrêta devant un magasin de musique et demanda au marchand, qui était sur le pas de sa porte, s'il avait à vendre quelque nouvelle œuvre musicale.

— Oui, monsieur, répondit le marchand : je viens de mettre en vente un chef-d'œuvre.

— Un chef-d'œuvre ! c'est chose rare par le temps qui court. Et, s'il vous plaît, de qui est donc ce chef-d'œuvre ?

— De Haydn, monsieur !

— Oh ! je connais cela. Ce n'est pas mon affaire.

— Votre affaire ! Vous avez l'air de ne pas faire grand cas de cette admirable symphonie ! Si vous vous connaissez en musique, que trouvez-vous donc à y reprendre ?

— Oh ! j'aurais beaucoup de critiques à en faire. Mais n'avez-vous pas d'autre nouveauté à m'offrir ?

— Non, monsieur, non ! et je ne vendrai certainement rien à une personne qui parle ainsi que Haydn.

Et le marchand, tournant le dos, rentra dans sa boutique de fort mauvaise humeur.

En ce moment même, un lord, bien connu comme amateur passionné de musique, apercevant le grand compositeur, accourut vers lui tenant les mains et s'écriant :

— Hé ! Haydn ! Quelle bonne rencontre !